



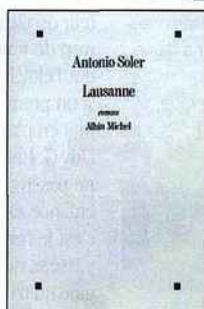
Critique

Un train en correspondances

Lausanne, Antonio Soler, traduit de l'espagnol
par Séverine Rosset, éd. Albin Michel, 288 p., 22 €.

Par **Bernard Fauconnier**

Dans un train qui roule entre Genève et Lausanne, entre un mari, Jesus, se mourant d'un cancer à l'hôpital, et un fils indifférent qu'elle s'en va visiter, Margarita, la narratrice de cet envoûtant roman, revit son passé. Le trajet est court, quarante-cinq minutes, mais les souvenirs de sa vie défilent tandis qu'elle observe ses compagnons de voyage : un haltérophile à la figure porcine et sa petite amie ébouriffée ; un Maghrébin porteur d'un sac suspect dont elle se demande s'il n'est pas un djihadiste candidat au suicide ; une femme surtout, qui ressemble à Suzanne, son ancienne amie, hiératique personne et violoniste talentueuse, aujourd'hui morte, qui fut pendant sept ans, trois décennies auparavant, la maîtresse de son mari. Elle-même revoit son propre parcours sans éclat de femme sans éclat : son enfance auprès de parents espagnols fuyant le franquisme, réfugiés en France dans les années 1940, son père tendrement aimé, sa mère distante et désenchantée ; son mariage avec ce Jesus, le « Fraiseur Vila », qui avait « la tête de celui qui se fait tuer le premier dans les films de guerre », employé dans la manufacture de vis fondée par son père, garçon terne et sans grandes dispositions amoureuses ; la naissance d'un fils qu'elle a failli perdre par sa faute en le laissant se noyer, ce dont elle



garde une inconsolable trace de culpabilité ; et surtout, ce drame, cet enfer : la trahison de son mari avec cette Suzanne, dont la mort n'a pas effacé la douleur. Comment se débarrasser du passé ? Comment remporter une dernière et dérisoire victoire, reprendre possession de l'autre des années après, juste avant de disparaître à son tour ? Le poison qui ronge encore l'esprit et la mémoire de Margarita, c'est la jalousie, une jalousie implacable et inconsolée qui l'a conduite autrefois au bord de la folie : « Ce qu'on ne peut pas partager, ce qui nous est barré, ce qu'on nous interdit. On nous laisse à la porte du temple comme des mendiants. »

Les thèmes de ce récit, son dispositif même (on songe parfois à *La Modification* de Michel Butor), n'expliquent pas seuls la lente, l'enveloppante fascination que procure sa lecture : dans cet espace clos et neutre de train suisse, derrière les fenêtres duquel défilent de suaves paysages, l'esprit de Margarita, attentif au moindre phénomène de ce trajet banal, ressemble à l'explosion nucléaire qu'elle imagine. Sa vie est ce champ de ruines où errent les quelques fantômes qui l'ont torturée. Antonio Soler, dont l'œuvre est l'une des plus remarquées de la jeune littérature espagnole, compose avec ce huis clos une obsédante variation sur l'énigme de la dépossession. La mélancolie qui habite Margarita n'est que la dernière révolte d'un corps qui demande à peine un sursis : « La seule chose qui peut nous élever au-dessus de notre insignifiance naturelle, au-dessus de cette dimension infime, ridicule, c'est l'innocence. » □

Blade Runner madrilène

Des larmes sous la pluie, Rosa Montero, traduit de l'espagnol
par Myriam Chirousse, éd. Métailié, 410 p., 21 €.

Par **Bernard Quiriny**

Les écrivains « classiques » abordent parfois aux rives des littératures « de genre » : polar, anticipation, science-fiction. On a souvent tendance à voir ces écarts comme des récréations, des pauses au milieu de l'œuvre « sérieuse », comme s'il était impossible de mettre littérature générale et littératures de genre sur le même plan. Ne devrait-on pourtant pas regarder la continuité plutôt que la rupture, et ne pas traiter séparément ces livres « marginaux » ? On s'en convaincra avec le nouveau roman de l'Espagnole Rosa Montero, qui joue à fond la carte futuriste mais ne fait au fond que traiter de problématiques contemporaines, le détour par la SF n'étant qu'une modalité de mise en scène du présent. Nous voici donc à Madrid, au XXI^e siècle. L'humanité a colonisé l'espace, des guerres effroyables ont conduit à l'unification de la Terre et, comme dans le *Blade Runner* inspiré par Philip K. Dick (le titre est tiré d'un dialogue du film de Ridley Scott), les humains cohabitent avec des « répliquants », humanoïdes dotés d'une mémoire artificielle qui leur donne l'impression d'avoir un passé. Mais ce multiculturalisme technologique dégénère en conflit identitaire : des militants anti-répliquants créent des partis suprématistes humains, les répliquants répondent en réclamant leur émancipation, et l'ambiance s'alourdit au point de rappeler l'Allemagne

des années 1930. Bientôt, des répliquants célèbres sont mis hors circuit, piégés par des puces-mémoires vérolées. Accidents ou complot ? La détective Bruna Husky mène l'enquête...

Technicienne hors pair, Rosa Montero coule sans mal cette trame de polar dans son décor futuriste et fait du livre une réflexion sur la coexistence des espèces (on peut le lire dans un sens politique aussi bien que dans un sens écologique), le privilège de l'homme et la tentation de l'immortalité. Mais le plus intéressant dans ces *Larmes sous la pluie*, ce sont les intuitions toutes simples de l'auteur sur l'avenir de notre espèce : développement de la domotique, unification politique du monde, contact avec les extraterrestres, ou encore fin du savoir historique, la mémoire étant fragmentée en discours victimaires concurrents qui manipulent le passé. Ainsi Rosa Montero imagine-t-elle des « Archives centrales de la Terre », sortes de fiches Wikipedia officielles sur le passé mondial, qu'une main anonyme réécrit en secret pour y instiller un message douteux... Le roman s'essouffle peut-être un peu dans les cent dernières pages ; il n'en reste pas moins un très honnête polar futuriste qui ne cache pas ses dettes à l'égard des classiques et qui tient le lecteur en haleine jusqu'au bout. Les amoureux de Madrid y jeteront un oeil pour découvrir comment l'auteur imagine leur ville d'ici à un siècle, et ce qu'il advient de ses quartiers et monuments les plus connus... □

